

**Comportement des ménages et des acteurs sociaux
face à une sévère régression de leurs revenus**

ATELIER MENAGES ET CRISE

Marseille 24-25-26 mars 1997

**" Itinéraires de la souffrance "quotidienne".
Sur les pratiques et stratégies alimentaires
des familles brazzavilloises face à la crise"**

Charles-Edouard de SUREMAIN
ORSTOM

*Itinéraires de la "souffrance" quotidienne.
Sur les pratiques et les stratégies alimentaires
des familles brazzavilloises face à la crise.*

par

Charles-Édouard de Suremain (Anthropologue-ORSTOM)

L'objectif de ma recherche au Congo est d'étudier, par l'approche anthropologique, des pratiques alimentaires et de soins observées jusqu'à présent à un niveau épidémiologique et nutritionnel. Cette recherche s'inscrit dans le cadre des enquêtes réalisées par l'ORSTOM en 1986, 1991 et 1996 à Brazzaville. Ces enquêtes ont pour but d'identifier les déterminants de la santé des enfants de moins de deux ans dans un contexte de crise. Elles ont fourni des données juste avant la mise en place du plan d'ajustement structurel (1986), au moment de la fin du monopartisme et de la mise en place d'un deuxième accord avec le FMI (1991), à l'époque de la dévaluation du Franc cfa (1994) et donc à la période de récession actuelle.

Après avoir brièvement présenté le contexte brazzavillois et ma méthode de travail, j'examinerai quelques unes des pratiques et stratégies alimentaires mises en œuvre dans les ménages brazzavillois. S'il n'est pas exhaustif, cet examen me conduira toutefois à préciser la façon dont la socio-anthropologie peut contribuer à mieux comprendre ce que signifie une situation de crise pour les acteurs qui la vivent.

I. Le contexte brazzavillois : de la croissance démographique à l'accroissement de la précarité

Sans doute faut-il rappeler que le Congo est le pays le plus urbanisé d'Afrique intertropicale (É. Dorier-Apprill 1993 : 66). Depuis 1960, la population brazzavilloise a multiplié par deux tous les 10 ans, avec un taux d'accroissement d'environ 7% par an. En dépit de l'absence de recensement de population récent, il paraît raisonnable de dire que la capitale compte aujourd'hui plus de 800 000 habitants (contre 585 000 en 1984), sur près de 2,7 millions d'habitants dans le pays. Aujourd'hui, la moitié des Brazzavillois

sont nés en ville et 40% d'entre eux n'ont pas 15 ans (É. Dorier-Apprill 1993 : 69).

Plus de la moitié des ménages brazzavillois sont regroupés en familles nucléaires de 5 à 7 personnes, avec cependant quelques variantes selon les quartiers (M.-É. Gruénais 1993 : 23). Quoique le fait soit difficile à évaluer, les "familles étendues", regroupant plusieurs niveaux de parents de générations distinctes, sont nombreuses. Il semblerait néanmoins que les petits ménages monoparentaux soient en accroissement, contrairement au grands ménages de plus de 6-7 personnes.

En 1986, le salaire moyen à Brazzaville était de 35 000 Fcfa (C. Apprill 1986 : 78). Privée de grosses industries, la ville vit surtout de la redistribution du salaire de ses fonctionnaires. Au nombre d'environ 50 000, ce groupe décroît progressivement, suite aux directives imposées par les plans d'ajustement structurels successifs. En réalité, la plus grande part de la population brazzavilloise vit dans la précarité et de ce que l'on appelle localement la "débrouille". Tandis que les hommes tentent d'effectuer plusieurs petits travaux à la fois (déblayage des ordures, vente de médicaments ambulants), les femmes sont vendeuses sur le marché ou ménagère. Dans tous les cas, elles assument la plupart des tâches domestiques (corvées d'eau, de linge, courses et préparation de la nourriture, éducation et soins des enfants). Si le poids économique des femmes reste difficile à évaluer, essentiellement parce que leurs activités sont irrégulières et occultées, nos observations montrent qu'il se rapproche de celui des hommes, même dans les familles où le Chef de Ménage (CM) est de sexe masculin.

De façon générale, la crise que traverse Brazzaville est profonde et sévère. Il s'agit en fait d'une véritable récession économique, politique et sociale, avec son cortège de dégradations du niveau de vie et d'incertitude. La détérioration des conditions d'existence du plus grand nombre s'accompagne en outre, comme c'est souvent le cas, de la violence et de l'insécurité. Dans les quartiers de Brazzaville, l'absence de perspective professionnelle chez les jeunes est flagrante. Dans les ménages, toutes sortes de pratiques et de stratégies, on pourrait dire de "ruses", sont déployées pour assurer la survie alimentaire.

II. Points de méthode

Sur les 3 693 ménages¹ enquêtés par les nutritionnistes dans les différents quartiers de Brazzaville en 1996, j'en ai retenu 36 à partir de trois critères simples : 1 - Le quartier de résidence ; 2 - Le sexe du CM déclaré par les enquêtés ; et 3 - Le nombre de personnes déclarant vivre sous l'autorité du CM et partageant la même "popote"² (cf. Tableau 1).

1 - J'ai retenu trois zones de Brazzaville, ou six quartiers, à la fois pour leur ancienneté et leur caractère mono- et/ou pluriethnique : le quartier ancien de Bacongo (à dominante *lari*) ; les "quartiers centraux" anciens de Poto Poto, Mougali et Ouenzé (pluriethniques avec quelques enclaves monoethniques) ; et les "quartiers périphériques" récents de Mikalou 1 (pluriethnique et ancien d'une quinzaine d'années) et Mikalou 2 (pluriethnique et en pleine extension)³.

2 - J'ai retenu 18 ménages avec des CM masculins et 18 ménages avec des CM féminins. Si ce partage ne reflète pas strictement la réalité, il me paraît justifié par rapport au choix des thèmes privilégiés par l'enquête (pratiques alimentaires, soins portés à l'enfant)⁴.

3 - Sur les 36 ménages retenus, j'ai distingué les Petits ménages (PM) de 3 personnes au plus ; les Moyens Ménages (MM) de 4 à 6 personnes ; et les grands Ménages (GM) de 7 personnes et plus.

¹ Sur les deux enquêtes nutritionnelles réalisées à Brazzaville en 1996, l'une porte sur le suivi de la situation auprès de 1 786 ménages et couvre les quartiers centraux (Poto-Poto, Ouenzé) et nord (Mikalou). Cette enquête a été également réalisée en 1986 et 1991 auprès du même nombre de ménages et dans les mêmes quartiers. L'autre enquête de 1996, réalisée auprès de 1 907 ménages, porte sur l'impact de la dévaluation sur l'alimentation de complément dans les quartiers sud (Bacongo) et centraux. Sur l'organisation et les résultats de ces enquêtes, cf. les contributions de Francis delpeuch, Bernard Maire et Yves Martin-Prével dans ce volume.

² La "popote" est l'expression locale qui désigne la marmite dans laquelle est préparé le plat familial. Par extension, le terme est synonyme de la part du budget domestique destinée à l'alimentation pour un groupe de consommation donné. La somme que la plupart des CM (de sexe masculin) confie à leur femme tous les jours pour aller faire le marché est appelée la "popote".

³ L'ethnie *lari* est en fait une sorte d'ethnie générique qui regroupent différentes populations issues du groupe Kongo (lui-même originaire de la région du Pool au sud de Brazzaville) et vivant dans le quartier de Bacongo depuis plusieurs générations. Les "quartiers centraux" et "périphériques" sont certes pluriethniques, mais à dominante ethnique "nordiste" (groupes Téké et Mbochi).

⁴ D'après les enquêtes menées par les nutritionnistes, il y aurait aujourd'hui environ 20% de CM de sexe féminin, avec enfants, à Brazzaville.

Tableau 1 - Types et nombre de ménages retenus pour l'enquête socio-anthropologique

Zones d'Enquête	Types de Ménages					
	P M		M M		G M	
	H	F	H	F	H	F
Quartier de Bacongo	2	2	2	2	1	1
Quartiers Centraux	2	2	2	2	1	1
Quartiers Périphériques	2	2	2	2	1	1

De façon générale, mon échantillon n'est pas représentatif de la population entière de Brazzaville puisqu'il ne prend en compte que les ménages ayant eu des enfants de moins de 2 ans au moment de l'enquête nutritionnelle réalisée en mai 1996. En outre, il délaisse certains quartiers qui n'ont pas été couverts par l'enquête (Mpila, Talangäi, Diata, Djoué). Il a cependant suffisamment de sens par rapport à l'objectif, essentiellement compréhensif, de la recherche.

Des entretiens approfondis et répétés avec les différents membres de chaque ménage, des observations prolongées, et la tenue de *focus group* (séances de travail collective) sont quelques unes des techniques d'enquête que j'utilise sur le terrain. Ce type de démarche, volontairement microscopique, devrait permettre d'affiner les indicateurs socio-économiques utilisés lors des enquêtes quantitatives, de compléter les analyses menées par les nutritionnistes, et de donner un sens à des pratiques alimentaires et de soins considérées comme des "freins" au développement du jeune enfant.

II. La "souffrance" au jour le jour

1. Sur le sens du mot "repas"

Si l'on en croit les résultats des enquêtes par questionnaire, plus de 40% des membres d'un même ménage - regroupés autour d'une même popote - mangent au moins deux fois par jour. Quoique le phénomène varie en importance selon les quartiers, la plus grande part des individus partagent le même plat familial, au même moment et au même endroit.

La réalité est beaucoup plus complexe et les situations plus hétérogènes que celles spontanément présentées par les enquêtés. Il faut d'abord s'entendre sur le terme de "repas", terme dont l'acception est loin d'être similaire pour tous les individus.

1 - Il y a en effet les ceux qui parlent de repas dès lors qu'il y a partage d'un plat dit "familial", élaborée par une femme de la maison, et accompagné d'un met privilégié comme le manioc. Dans ce cas de figure, un repas accompagné de "pain" de blé n'est pas considéré comme un repas authentique. Dès lors, les individus diront simplement qu'ils ont "calmé leur ventre" ou qu'ils ont "calmé la faim".

2 - Pour d'autres, le "vrai repas" est celui préparé par la femme du CM. Le même repas, préparé par une autre femme du ménage, mais pourtant partagé par les mêmes convives, ne sera pas considéré comme tel.

3 - À l'inverse, il y a ceux qui considèrent comme un "repas" le simple fait de s'asseoir et de grignoter quelque chose qui a été préparé par une femme du ménage où ils vivent.

4 - Il y a également ceux qui, du moment qu'ils mangent à la maison, disent qu'ils ont fait un repas. C'est le cas du "petit déjeuner", composé de pain et de thé, qui est souvent considéré comme un "vrai repas" par les jeunes, mais pas du tout comme tels par les plus âgés.

Rapidement, et au vu de ces quelques exemples, on peut considérer que le type d'ingrédients, le lieu et le moment de la consommation, le statut de la cuisinière et le statut des consommateurs sont autant de variables qui contribuent à définir ce que les gens appellent un "repas". En tout état de cause, le terme "repas" reflète une réalité infiniment plus variée que ce que laissent entendre les réponses tranchées exprimées à l'occasion d'une enquête rapide.

2. Sur les formes de la commensalité : classes d'âge et clivage hommes / femmes

On retrouve la même diversité de cas de figure lorsque l'on s'intéresse aux formes de la commensalité ou à la façon dont les gens se réunissent pour consommer. En effet, le moment du repas est spontanément présenté comme une sorte de réunion où les convives se retrouvent tous ensemble après avoir été éparpillés dans la ville. Or, une observation plus attentive montre que la réalité est tout autre et que l'expression "manger ensemble" ne signifie pas que les habitants d'un même ménage consomment le repas simultanément.

C'est même plutôt du contraire dont il s'agit, car on constate des séparations très nettes entre les hommes et les femmes d'une part, et entre les différentes classes d'âge d'autre part.

Un mot sur les classes d'âge : celles-ci ne sont pas rigidement fixées en fonction de l'âge exact d'un individu, mais plutôt en fonction de son statut et de ses aptitudes, en tous cas pour ce qui concerne les enfants. Par exemple, des petits déjà sevrés, âgés de 9 à 12 mois et qui commencent à tenir une cuiller, mangent ensemble sous la supervision d'une fillette ou d'un grand frère âgé de 7 à 10 ans. À leur tour, ces enfants mangent ensemble après les plus petits sous la supervision d'adolescents, etc. Certes, il n'y a pas de gros décalage dans le temps dans l'acte de consommation de ces diverses classes d'âge, mais ce décalage existe toujours.

Ce décalage s'accompagne d'ailleurs d'une séparation spatiale des consommateurs, chaque classe occupant un endroit spécifique de la parcelle pour manger. Tandis que les femmes préfèrent la proximité du feu de la cuisine, les hommes mangent plutôt sous l'arbre d'ombrage, quand il existe. Bien entendu, l'appropriation de l'espace par les différentes classes d'âge est plus difficilement perceptible dans le cas des parcelles réunissant des ménages ou des popotes différentes, mais il existe cependant.

Au niveau des parcelles, il y a apparemment peu de partage de produits alimentaires entre les locataires qui ne partagent pas la même popote⁵. Il peut y avoir en revanche des formes d'entraide à d'autres niveaux, notamment pour la garde des tous-petits pendant que la maman est au marché par exemple.

Quoi qu'il en soit, la signification du mot repas et les formes de la commensalité sont plus variées que ce que présentent les individus. Pour cerner la réalité de plus près, il est indispensable de mener des observations prolongées sur ce que font les gens en temps réel, et de recueillir les commentaires qui accompagnent les gestes les plus quotidiens.

⁵ Il est cependant fréquent que les femmes d'une même parcelle empruntent à leurs voisins du sel ou du sucre. La fréquence de ces emprunts, qui portent sur de très petites quantités, est un excellent indicateur de l'ambiance qui règne dans l'enceinte de la parcelle.

3. Les pratiques relatives au fractionnement des repas

Une fois encore, on peut partir d'un commentaire récurrent selon lequel le "plat familial" serait aujourd'hui moins abondant et moins fréquent qu'auparavant. Il faudrait bien entendu revenir sur la profondeur exacte du référent temporel utilisé, mais, d'emblée, on peut retenir que les gens ressentent un manque et que la situation actuelle est vécue comme difficile, on dit fréquemment "une souffrance". Mais qu'en est-il réellement ? La situation est là encore plus variée et complexe qu'il n'y paraît.

1 - Dans certains ménages, les femmes ne préparent qu'un seul "plat familial" par jour. Ce plat est généralement cuisiné pendant la matinée et consommé en début d'après-midi. Dans ce cas, les restes seront servis au repas du soir.

2 - Dans d'autres ménages, le "plat familial" est préparé en début d'après-midi pour n'être consommé qu'en début de soirée. Dans ce cas, les portions servies aux convives sont modestes et il n'y a pas toujours de restes à distribuer.

Il est fort probable que ces pratiques de fractionnement des repas s'expliquent par la crise économique. Ne cuisiner qu'une seule fois dans la journée permet à l'évidence d'économiser nourriture et combustible.

3 - Dans d'autres ménages, la situation est plus difficile à suivre pour l'observateur, car les mamans préparent de toutes petites quantités de nourriture trois à quatre fois dans la journée et à des heures à chaque fois différentes. Dans ce cas, il n'y a donc pas élaboration d'un "plat familial" à proprement parlé, car les aliments consistent en de maigres portions d'arachide ou de modestes assiettes de bouillon. Les aliments sont de surcroît consommés individuellement par les seuls membres du ménage présents sur la parcelle à ce moment.

4 - Il est enfin fréquent de voir les mamans servir le plat cuisiné directement dans des assiettes spécialement gardées pour chacun des convives. Ceux-ci disposent donc de la nourriture qu'ils consommeront quand bon leur semblera. Dès lors, il n'y a plus de repas pris en commun : tandis que certains terminent leur assiette en deux fois, d'autres la finissent en une seule fois, tout en sachant que rien d'autre ne leur sera servi avant le lendemain.

Ces pratiques de fractionnement des repas et de dissimulation de la nourriture renvoient à une stratégie de dissuasion des consommateurs qui n'appartiennent pas aux ménages. Le fait de modifier sans cesse les horaires des prises alimentaires et, surtout, de faire en sorte que ces prises soient particulièrement chiches est en effet le meilleur moyen de décourager les convives sans ressources (qu'ils soient apparentés ou non au CM) qui ont tendance à se greffer dans les ménages où la popote est régulière.

5 - Une autre option consiste à nourrir en priorité certains membres du ménage, en général les enfants de 7-8 ans, et à faire patienter les autres. Cette façon de faire est souvent à l'œuvre dans les ménages où l'on déclare préparer deux repas par jour. En réalité, le deuxième repas n'est préparé que s'il y a une rentrée d'argent dans la journée, auquel cas la cuisinière retourne au marché pour faire ses courses. S'il n'y a pas de rentrée d'argent, ceux qui n'ont pas mangé lors du premier repas se contentent des restes du premier repas.

Bien entendu, ces différentes pratiques ne sont pas exclusives les unes des autres. Selon les moments et les contraintes, les mamans ont recours à l'une ou l'autre des options. En tout état de cause, il est indispensable de mener des observations répétées, à des horaires différents, et pendant un laps de temps prolongé auprès des mêmes ménages pour saisir la diversité des pratiques et en comprendre le sens.

4. L'éclatement des repas : le "grignotage" en dehors de la parcelle

Le fractionnement des repas dans les ménages s'accompagne de la multiplication des petites prises alimentaires, on dit des "grignotages", dans la rue. On constate en effet que les gens, quel que soit leur statut, dépensent de l'argent pour se nourrir à l'extérieur de chez eux. Les repas sont ainsi complétés par de petites prises alimentaires réparties tout au long de la journée. Il est notable que les individus ne comptent pas dans la popote ces "grignotages". Il s'agit, dans leur esprit, d'un budget à part et au montant très irrégulier.

Par exemple, les adolescents de sexe masculin dépensent quotidiennement une centaine de francs pour acheter une brochette de viande ou un sandwich au pâté en attendant le repas familial. Les écoliers s'achètent quant à eux des

yaourts "ski" à 25 Fcfa ou des poignets d'arachide soit en partant à l'école soit en rentrant chez eux. Si quelques parents déclarent donner systématiquement de l'argent à leurs enfants pour qu'ils se nourrissent en route, ce sont surtout les intéressés qui évoquent le sujet.

Les yaourts sont le plus souvent vendus dans les parcelles par des mamans qui disposent d'un frigo ou d'un congélateur. Et, justement, les mamans qui se livrent à ce type de micro-commerce dépensent souvent les recettes de leurs modestes ventes pour s'acheter une assiette toute prête et pour elles-mêmes dans un commerce de proximité. Les hommes qui travaillent loin de chez eux s'arrêtent quant à eux dans des *nganda* pour y boire un jus. Leur préférence, c'est très net, va plutôt vers la boisson que vers les aliments solides.

Le fait de grignoter dans la rue ne signifie pas seulement que les gens ne mangent pas à leur faim à la parcelle. Dans la plupart des cas, il renvoie à des logiques de sociabilité dont l'originalité est de se développer en-dehors du cercle de la famille. C'est le cas des salariés, des étudiants, des frères de prière ou des maris qui souhaitent se retrouver avec ceux ou celles qu'il préfèrent tenir à l'écart de la vie familiale.

Il importe toutefois de préciser que le "grignotage" de rue s'effectue de façon extrêmement discrète, surtout chez les adultes. De fait, manger dans son coin est souvent perçu comme une activité anti-sociale, une façon mesquine de ne pas partager ce que l'on a avec les autres. Beaucoup d'hommes refusent d'admettre qu'ils mangent dans la rue, car, à leurs yeux, c'est le signe qu'ils n'ont pas d'argent à verser à leur femme, et que celle-ci ne peut leur faire la cuisine.

En tout état de cause, le grignotage de rue est un phénomène dont les individus ne parlent pas systématiquement lorsqu'on les interroge directement sur leurs habitudes alimentaires. Pour évaluer l'importance nutritionnelle et sociale du grignotage, il me paraît indispensable de suivre les individus dans leurs activités quotidiennes et en-dehors de leur contexte familial.

5. Le fractionnement des budgets

On peut se demander si l'éclatement des repas n'est pas lié au fractionnement des budgets. Il semble en effet que les personnes du ménage qui gagnent de

l'argent ont tendance à occulter les sommes gagnées aux autres. Bien entendu, les individus qui perçoivent un salaire ne peuvent le cacher entièrement. C'est d'ailleurs sur la base de ce salaire que les hommes apportent leur contribution à la popote.

En fait, la situation se complique lorsque le CM n'a pas d'activité fixe. Et le problème est que ce cas de figure se rencontre très fréquemment. Lorsqu'il n'a pas d'argent à donner à la popote, il n'est pas rare que le CM s'absente de chez lui. Et il revient alors à sa femme de financer les repas, ce qu'elle fait grâce aux activités qu'elle développe de son côté, indépendamment du contrôle de son mari. Il y aurait beaucoup à dire sur ces activités : on peut citer le micro-commerce de proximité, l'agriculture dans le cadre de coopérative ou le travail de domestique...

De leur côté, les CM développent également des petites activités. Ils disent alors qu'ils "bricolent". S'ils sont déjà salariés, ils auront encore plus tendance à occulter ces revenus qui leur permettent de prendre en charge leur budget boisson ou Cogelo. En tout état de cause, il semble que chacun, dans le ménage, tente de préserver une partie de ses revenus, pour se garantir une certaine indépendance⁶.

6. Sur le stockage alimentaire

Dans les enquêtes par questionnaires, les mères déclarent qu'elles ne stockent plus autant de nourriture qu' "auparavant", cet "auparavant" étant un référent temporel relativement imprécis. Les femmes expliquent pourtant que le sac de fofou (la farine de manioc à partir de laquelle on obtient la bouillie qui est l'une des bases de l'alimentation congolaise) a considérablement augmenté ces dernières années (environ 15 000 Fcfa) et qu'il leur devient impossible de réunir une telle somme actuellement⁷. J'ai également entendu dire que le stockage du fofou avait "été interrompu car, depuis la crise, les adolescents en volaient quelques poignets pour les revendre pour leur compte".

⁶ Lorsqu'elles perçoivent un salaire régulier, les femmes n'hésitent pas à placer une partie de leur argent dans des tontines et autres caisses d'épargne. Il conviendrait d'enquêter sur l'utilisation finale de cet argent. Car, si l'argent gagné par les uns et les autres grâce aux activités de bricolage est souvent dépensé à des fins individuelles, il n'est pas évident que l'argent "placé" à moyen terme serve aux mêmes fins.

⁷ D'après l'enquête nutritionnelle, plus des deux tiers des femmes déclarent ne pas acheter de fofou en gros et plus de la moitié (plus de 70% dans certains quartiers) affirment ne pas stocker d'aliments du tout.

Le fait est qu'aujourd'hui, les femmes achètent de petites quantités de fougou sur le marché, quitte à s'y rendre tous les jours. Ce phénomène est confirmé par les broyeurs de fougou qui expliquent que les quantités déposées par les mamans sont bien moins importantes qu'avant. L'un d'eux m'a parlé de moins d'une demi-bassine par jour en moyenne et par cliente. Apparemment, le recul du stockage et le fractionnement des courses qui en résulte sont des phénomènes qui accompagnent le fractionnement des budgets et l'éclatement des repas.

7. Sur la consommation fougou / manioc / pain

Parler du fougou permet d'aborder la complexité de la dynamique des comportements alimentaires. Dans les conversations, on entend souvent dire que le pain est l' "aliment du pauvre" ou encore que "la pauvreté d'une famille se mesure à la quantité de pain qu'elle consomme". Il est vrai qu'une baguette de pain coûte moins cher (60 à 75 Fcfa) que le "manioc" (il s'agit cette fois du manioc consommé sous forme de pâte) et, dans une moindre mesure, que le fougou. De plus, on peut l'absorber sans y ajouter d'autres ingrédients. Et le fait est que les familles consomment plusieurs pains par jour, surtout le matin au petit déjeuner et le soir lorsqu'il n'y a pas de plat familial : tandis que les adultes trempent le pain dans leur thé, les plus petits le mangent une fois écrasé dans leur bol de lait.

En outre, le pain peut être consommé individuellement, dans la rue et à n'importe quel moment. D'une certaine façon, la consommation de pain reflète la tendance à l'éclatement des repas et des prises alimentaires. Dans la rue, les vendeurs de sandwiches expliquent que leurs affaires vont bien, mais ils constatent cependant qu'ils vendent de plus en plus de demi-sandwichs "à cause de la crise".

Pour expliquer le succès de la consommation du pain par rapport au fougou, et surtout au manioc, les gens mentionnent également des raisons médicales. Ils expliquent que le manioc leur donne des "douleurs de ventre", lesquelles ont cessé depuis qu'ils prennent seulement du pain. Si le discours des médecins est souvent à l'origine de cette pratique, le bouche à oreille s'est également chargé de diffuser l'information. L'étude de la perception des rapports entre l'alimentation et l'état de santé des individus reste cependant un thème à

creuser. Car ce rapport n'est clair pour personne, des scientifiques aux acteurs sociaux.

Conclusion

La crise et la récession économique, politique et sociale qui frappent le Congo contribuent à expliquer la pauvreté des ménages brazzavillois. Le fractionnement des repas, le "grignotage" de rue, la dissimulation de la nourriture, le recul du stockage alimentaire, la consommation du pain sont autant de réponses, ou de pratiques, qui renvoient à une stratégie de survie globale. Selon les contraintes qui s'imposent à elles et les ressources dont elles disposent, les familles ont recours à chacune de ces pratiques, parfois de façon simultanée. En outre, la situation socio-économique des familles change rapidement, ce qui provoque des modifications dans la composition des groupes de consommateurs. Les popotes, ont ainsi tendance à se rétrécir ou à s'agrandir au gré des événements. Pour le socio-anthropologue qui s'attache à vouloir comprendre les causes et les modalités de ces différents processus, l'observation doit être à la fois rigoureuse et prolongée, pour mieux rendre compte de la grande variabilité des situations⁸.

Au-delà de la pauvreté, il s'agit également de souligner l'extrême précarité et l'immense incertitude qui caractérise la situation des individus et des ménages. Dans le contexte actuel, les incertitudes sont aussi bien alimentaires que sociales, les deux domaines étant étroitement liés. L'absence de perspectives professionnelles pour les jeunes, le désengagement de l'État pour les questions d'éducation et de santé, l'instabilité du climat socio-politique sont des facteurs qui accélèrent la détérioration des relations sociales et accroissent les incertitudes identitaires. À l'échelle des ménages, les comportements individualistes et les anciennes logiques de solidarité ont ainsi tendance à se heurter, favorisant des conflits qui se prolongent dans l'univers magico-religieux. Plus que jamais, les individus se rattachent à diverses sectes, nouvelles églises et autres groupes de prières qui tentent de fournir des réponses immédiates à leurs difficultés quotidiennes (santé, argent)⁹. Pour les Brazzavillois, la crise est perçue, et vécue, comme une "souffrance"

⁸ Sur la variabilité des formes de la famille en milieu urbain, y compris dans les contextes de crises, cf. M. Agier (1992), B. Lacombe & M.-J. Lamy (1989) et E. Lebris *et al.* (1987)

⁹ Sur ces phénomènes identitaires et religieux, et leurs relations avec la santé au Congo, cf. M.-É. Gruénais (1989) et F. Hagenbucher-Sacripanti (1994)

quotidienne contre laquelle on tente de lutter par diverses pratiques alimentaires, mais également par l'établissement de nouveaux liens sociaux qui dépassent largement le cadre des ménages et de la famille.

Bibliographie

AGIER, M.

1992 "L'emprise urbaine. Famille, familialisme et modernité à Bahia (Brésil)", *Cahiers des sciences humaines*, (28)3 : 413-437.

APPRILL, C.

1986 "Le marché de Ouenzé. Contribution à l'étude de l'approvisionnement vivrier de Brazzaville", Mémoire de géographie, 115 p., Université Paris X-Nanterre.

DORIER-APPRILL, É.

1993 "Environnement et santé à Brazzaville (Congo). De l' "écologie urbaine" à la géographie sociale", Thèse de Géographie, Université Paris X Nanterre - ORSTOM.

GRUÉNAIS, M.-É.

1989 "Situations de maladie à Brazzaville : causes urbaines du désordre social" in *Urbanisation et santé dans le tiers-monde* (G.&J. Salem J., ed.) : 313-317. Paris : ORSTOM.

1993 "Les "autres parents". Parenté et structures familiales dans les ménages brazzavillois (Congo)". *Les Cahiers ("Pratiques sociales du travail. Du ménage à la société domestique. Observer et interpréter")*, 20 : 23-49.

HAGENBUCHER-SACRIPANTI, F.

1994 *Représentations du sida et médecines traditionnelles dans la région de Pointe-Noire (Congo)*. Paris : ORSTOM, coll. Études et Thèses.

LACOMBE, B. & LAMY, M.-J.

1989 "Le ménage et la famille restreinte, illusion méthodologique de la statistique et de la démographie d'enquête", *Cahiers des sciences humaines*, 3 : 407-414.

LE BRIS, E. & OSMONT, A. & MARIE, A. *et al.*

1987 *Famille et résidence dans les villes africaines*. Paris : L'Harmattan.

Suremain Charles-Edouard de. (1997).

Itinéraires de la souffrance "quotidienne" : sur les pratiques et stratégies alimentaires des familles brazzavilloises face à la crise.

In : Atelier ménages et crise : communications : 2ème tome.

Paris (FRA) ; Marseille : ORSTOM ; CEDERS, 13 p. multigr.

Ménages et Crise : Atelier, Marseille (FRA), 1997/03/24-26.